

Jouer à Dieu : une enquête sur le démolitionnisme médical au Royaume-Uni



[Source : articles.mercola.com]

Analyse du Dr Joseph Mercola

L'HISTOIRE EN UN COUP D'ŒIL

- « Playing God: An Investigation into Medical Democide in the UK » (Jouer à Dieu : une enquête sur le démolitionnisme médical au Royaume-Uni) est un film documentaire qui enquête sur les allégations de pratiques et de politiques médicales néfastes dans le système de soins de santé du Royaume-Uni.
- Le film examine de manière critique l'utilisation contraire à l'éthique et potentiellement mortelle de protocoles médicaux et de médicaments au sein du National Health Service¹ (NHS), suggérant qu'ils ont entraîné des dommages et des décès de patients sous le couvert de politiques gouvernementales.
- Le documentaire présente des témoignages de familles touchées par ces pratiques dangereuses, ainsi que des analyses de professionnels de la santé et de juristes.
- Le « démolitionnisme médical », c'est-à-dire la mort ou les dommages causés par les politiques gouvernementales ou les pratiques en matière de soins de santé, semble très répandu au sein du NHS.
- Le film suggère que des problèmes systémiques profondément ancrés dans les protocoles du NHS entravent la fourniture de soins humains, de la naissance à la fin de la vie.

« Playing God: An Investigation into Medical Democide in the UK » est un film documentaire qui explore les allégations de pratiques et de politiques

médicales néfastes dans le système de soins de santé du Royaume-Uni.

Réalisé par Ash Mahmood et Naeem Mahmood, et coproduit par Phil Graham et la journaliste d'investigation Jacqui Deevoy, le film examine de manière critique l'utilisation contraire à l'éthique et potentiellement mortelle de protocoles médicaux et de médicaments au sein du National Health Service (NHS), suggérant qu'ils ont entraîné des préjudices et des décès de patients sous le couvert de politiques gouvernementales.

[NDLR Étant donné la tendance à la mondialisation technocratique dans tous les secteurs de la vie humaine, il y a fort à parier que la plupart des autres pays connaissent le même genre de problèmes dans le domaine de la Santé.]

Le documentaire présente des témoignages de familles touchées par ces pratiques dangereuses, ainsi que des analyses de professionnels de la santé et d'experts juridiques, dans le but de faire la lumière sur le « démolition médicale », c'est-à-dire les décès ou les dommages causés par les politiques gouvernementales ou les pratiques de soins de santé. Le film suggère que des problèmes systémiques profondément ancrés dans le NHS entravent la prestation de soins humains, de la naissance à la fin de la vie.

Le NHS est devenu une « machine à tuer »

« Au cours des 30 dernières années », déclare Kevin Corbett, docteur en médecine, dans le film, « il est évident que le Service national de santé est devenu une machine à tuer ». [1] Il explique : [2]

« Vers la fin des années 1980, dans la pratique médicale, infirmière et des soins de santé, le développement de la médecine fondée sur des preuves a été considéré comme très positif. La médecine fondée sur des données probantes semblait très bonne, car l'idée était que les médecins, les infirmières et les professionnels de la santé ne fondaient pas leur pratique clinique sur beaucoup de données probantes, sur les meilleures données probantes ou sur n'importe quelle donnée probante.

Alors, faisons des preuves, examinons ce qui fonctionne vraiment et appliquons-le. Cela semble si crédible et si bénin.

Dans les années 1990, la pratique des médecins, des infirmières et de tous les professionnels de la santé a été orientée par des protocoles et façonnée par des protocoles. Une fois ces protocoles institués, il est devenu très difficile pour les médecins, les infirmières et les autres professionnels de la santé d'utiliser leur propre sens clinique avec les patients.

Ils devaient suivre des protocoles, et dans ces protocoles, vous avez vu l'administration de médicaments comme le midazolam à des doses

potentiellement mortelles ».

L'infirmière Elena Vlaica raconte comment son mari, Stuart, a été « euthanasié à l'hôpital en novembre 2021 » après s'être présenté pour un essoufflement et une possible infection thoracique. Elle pense qu'il a été puni pour ne pas avoir reçu une injection de COVID-19 et qu'il a été placé dans un parcours de soins de fin de vie qui l'a conduit à la mort, au lieu de recevoir des soins médicaux appropriés.

En plus de se voir retirer ses médicaments pour la tension artérielle et ses antidépresseurs, Stuart a été privé de nourriture et d'eau pendant 11 jours. [3] Vlaica a déclaré à Magzter : [4]

« J'ai découvert plus tard qu'il avait fait l'objet d'un ordre de non-réanimation. La raison invoquée dans ses notes, que j'ai réussi à obtenir avec l'aide d'un avocat, était qu'il avait peut-être le COVID et qu'il n'était pas vacciné. Il avait également été mis sous midazolam et morphine sans notre consentement.

Je ne l'ai découvert que plus tard, lorsque j'ai consulté ses notes, et j'ai également découvert qu'il avait été placé en "soins de fin de vie accélérés", une mesure introduite au début de la pandémie et qui permettait à un consultant de décider si un patient vivait ou mourait ».

En raison des restrictions imposées par le COVID-19, Vlaica n'a pas été autorisée à lui rendre visite et n'a pas su que Stuart avait été placé dans le parcours de soins de fin de vie. Elle a appris par la suite qu'il avait tenté de s'échapper de l'hôpital à quatre reprises, mais les médecins l'ont plaqué au sol et lui ont administré un sédatif à base de midazolam, un sédatif souvent utilisé aux États-Unis pour les exécutions par injection létale. [5] Parce qu'il ne soulage pas la douleur, un opioïde tel que la morphine est généralement ajouté. Deevoy a écrit : [6]

« Le jour de la mort de Stuart est digne des films d'horreur. Le 6 novembre 2021 à 13 heures, Elena a reçu un appel de l'hôpital l'informant que son Stuart était mourant. Lorsqu'elle est arrivée, Elena a pu constater qu'il était sous sédatifs. Il avait l'air d'être dans le coma. Je sais maintenant qu'il était dans un coma au midazolam. Je l'embrassais et je voyais son niveau de saturation s'améliorer.

Il savait que j'étais là et qu'il luttait pour sa vie. Lorsque la jeune médecin a vu que je regardais le moniteur, elle l'a éteint. À ce moment-là, une infirmière est apparue avec cinq seringues de 10 ml sur un plateau bleu. Elle en a introduit deux dans la canule de Stuart, qui a pris trois respirations avant de mourir dans mes bras. J'ai crié : "Elle l'a tué !", puis je me suis effondrée. Je ne me souviens pas d'être rentrée chez moi ce soir-là ».

L'homme qui est mort d'une injection COVID-19 s'est vu dire qu'il souffrait d'une migraine

Une autre histoire tragique tirée du documentaire est racontée par Vikki Spit, dont le compagnon Zion est décédé d'une hémorragie cérébrale causée par la piqûre COVID-19 d'AstraZeneca. Ses symptômes – un mal de tête atroce – ont commencé huit jours seulement après qu'il ait reçu la piqûre. Après avoir appelé les secours, qui lui ont dit qu'il souffrait d'une migraine, son état s'est aggravé.

Spit a de nouveau appelé les secours deux jours plus tard lorsque Zion n'a pas pu se lever du lit et a commencé à avoir des difficultés d'élocution. Il a fait une crise d'épilepsie et, à l'hôpital, on a découvert qu'il souffrait d'une lésion cérébrale causée par une hémorragie due à la piqûre COVID-19.

« Le neurochirurgien m'a appelé pour me dire qu'ils avaient dû retirer un énorme morceau de crâne parce que la pression sur son cerveau était énorme », raconte Spit. « Ils ont dit qu'ils n'avaient jamais rien vu de tel – ils ne s'attendaient pas à ce qu'il se réveille, et si c'était le cas, il serait dans un état végétatif. Et ils ont dit qu'ils pensaient que c'était dû au vaccin d'AstraZeneca... S'ils avaient reconnu ce que c'était quand je les ai appelés la première fois, il serait encore en vie. » [7]

Des erreurs médicales et des dissimulations ont entraîné des décès évitables

D'autres témoignages, notamment ceux d'Anne et de Graeme Dixon, relatent de graves erreurs médicales et des dissimulations de la part du personnel du NHS, y compris la mort d'Elizabeth Dixon à l'âge de 11 mois seulement. En plus d'avoir mal diagnostiqué et géré l'hypertension artérielle d'Elizabeth, ce qui a entraîné des lésions cérébrales permanentes, elle est morte d'asphyxie après que son tube de trachéotomie n'a pas été dégagé correctement. [8] S'adressant à The Independent, Anne Dixon a déclaré : [9]

« Au cours des 19 années qu'a duré notre quête de la vérité, toutes les agences possibles nous ont fait faux bond. Nous avons dû passer de nombreuses années à travailler sans relâche pour rassembler les preuves de ce qui est arrivé à Lizzie et de la dissimulation qui s'en est suivie pendant 19 ans. Il est inconcevable pour nous qu'aucune de ces agences n'ait su ou soupçonné la vérité. Les preuves étaient là. Nous avons été traités de manière épouvantable ».

Une autre mère, Joan Bye, dont la fille Helenor est morte après avoir été traitée pour une épilepsie mal diagnostiquée, a déclaré : « Elle a beaucoup souffert, elle est morte inutilement, elle aurait pu être sauvée, mais elle a été assassinée par l'État ». [10]

Le parcours de soins de Liverpool est une « voie vers l'euthanasie »

Anna De Buisseret, une avocate britannique qui a travaillé pour Pfizer en tant que consultante externe en gestion a déclaré : « Dès qu'ils entrent à l'hôpital, ils sont soumis à ces protocoles hospitaliers, qui dictent les médicaments et les traitements qu'ils vont recevoir. Il s'agit d'une politique globale et uniforme. » [11]

Pour beaucoup, c'est aussi une voie vers l'euthanasie. Deevooy avait déjà dénoncé le scandale dans un autre documentaire, « A Good Death? The Midazolam Murders ». Elle s'est rendu compte que quelque chose n'allait pas lorsque son père a fait l'objet d'une DNR² alors qu'il se trouvait dans une maison de soins.

« J'ai donc parlé à un médecin dénonciateur », explique Mme Deevooy. « Elle m'a dit que ces médicaments étaient administrés à des personnes de plus de 60 ans, considérées comme des personnes âgées. Elle m'a dit qu'ils étaient appliqués à des personnes souffrant de problèmes de santé mentale, de handicaps physiques, et même à des enfants autistes. » [12]

Poursuivant un protocole de décès mis en place par le Liverpool Care Pathway, les familles des victimes affirment que le NHS est responsable de l'euthanasie involontaire de 457 personnes par jour, sans le consentement des patients ou de leurs soignants – des décès souvent attribués à la pneumonie COVID. [13]

Le Liverpool Care Pathway for the Dying Patient (LCP) est un protocole gouvernemental utilisé en Angleterre et au Pays de Galles pour « améliorer les soins de fin de vie ». [14] Élaboré dans les années 1990, le protocole était censé fournir des lignes directrices sur les meilleures pratiques pendant les derniers jours d'un patient, et comprenait des conseils sur le contrôle des symptômes, l'arrêt des traitements et les soins psychologiques, sociaux et spirituels. [15]

Il s'agissait plutôt d'une « voie vers l'euthanasie », au cours de laquelle les patients étaient drogués et privés de nourriture, d'eau et de traitements médicaux, même dans les cas où une guérison aurait été possible. Le LCP a été aboli en 2014, à la suite d'un tollé général et d'une étude commandée par le gouvernement, qui a critiqué ses pratiques. [16]

Le parcours de fin de vie doit cesser

Cependant, même après l'abolition de la LCP, des familles ont continué à signaler que leurs proches avaient été placés sur le parcours et qu'ils en étaient morts. [17] Le père Patrick Pullicino, neurologue à la retraite et prêtre catholique, déclare dans « Playing God » : « Nous avons besoin que les patients soient capables d'affronter la mort de manière naturelle et non pas de manière artificielle ». En ce qui concerne le parcours de fin de vie,

Pullicino déclare : [18]

Cela sape l'éthique médicale, car des médecins qui souscrivent au serment d'Hippocrate et qui ne tueraient jamais volontairement quelqu'un autorisent l'utilisation de ces parcours sur leurs patients parce qu'ils sont « en fin de vie ». Ils avaient l'habitude d'auditer très soigneusement le parcours, et ils ont découvert que le délai moyen entre le début du parcours et le décès de la personne était d'environ 39 heures. Il faut vraiment que cela cesse ».

Le film donne la parole aux victimes et à leurs familles, dit Mme Deevoy, mais, en fin de compte, elle espère qu'il servira de signal d'alarme pour inciter au changement : [19]

« "Playing God" est un signal d'alarme qui exhorte la société à s'opposer au démolicide médical. Il vise à sensibiliser, à encourager le dialogue et à demander des comptes aux responsables... le film s'efforce de créer un impact durable et d'initier un changement positif au sein du système de santé britannique ».

Sources et Références

[1], [2], [11] Children's Health Defense, Playing God Movie April 17, 2024, 24:17

[3], [4] Magzter July 2023

[5] The New York Times March 8, 2022

[6] Jacqui Deevoy, July 24, 2023

[7] Chronicle Live June 26, 2021

[8] BBC November 26, 2020

[9] Independent November 26, 2020

[10] The Solari Report April 20, 2024

[12] Rumble, A Good Death? The Midazolam Murders, 1:11

[13] Rumble, A Good Death? The Midazolam Murders, 14:06

[14] Version 2. Wellcome Open Res. 2018; 3:15., Abstract

[15] Br J Gen Pract. 2013 Oct; 63(615): 509-510

[16] The Guardian July 15, 2013

[17] Daily Mail December 16, 2015

[18] Children's Health Defense, Playing God Movie April 17, 2024, 55:00

[19] Children's Health Defense April 22, 2024

1 Système de Santé du Royaume-Uni (The NHS website—NHS [www.nhs.uk]) – NdT

2 Do-Not-Resuscitate (Ne Pas Réanimer) – NdT